

Terrou en Quercy, au temps de l'occupation du pays par les troupes nazies

Terrou, un petit bourg, caché au fond d'une vallée, au carrefour de plusieurs routes étroites et sinueuses d'accès difficile, dut à sa situation géographique, de devenir, de 1942 à 1944 un lieu de refuge pour résistants et autres personnes traquées par l'occupant nazi.

C'est ainsi que, au cours des années 43-44, le presbytère de Terrou devint, successivement, le lieu de refuge de :

- M. Gariéli, géorgien d'origine, ex-membre de l'ambassade soviétique à Paris, évadé d'un camp d'internement d'Uzerche en Corrèze. C'était un ami de Jean Cassou, alors à Toulouse.

- Daniel Smut, un juif du Ghetto de Varsovie, qui fit partie des Brigades Internationales d'Espagne, commandant les groupes de guerrilleros "Republica" et "Libertad". Tué au cours d'un accrochage à Decazeville, son corps fut ramené à Terrou et enseveli au cimetière de Molière.

- Henri Boyer, de Decazeville, évadé du camp d'internement d'Eysses en Dordogne. Il avait beaucoup d'amitié pour Waldec-Rochet.

- Pierre Lafargue, ex-radio de bord sur un aviso qui se saborda en 1942, en rade de Toulon. Je le cachais plusieurs mois au Presbytère de Terrou. Muni d'un émetteur récepteur, il correspondait avec Londres pour les parachutages d'armes et de munitions destinées aux maquis de la région. C'est ainsi que les premiers conteneurs de mitrailleuse Sten et de bazookas vinrent atterrir dans la grange du Presbytère de Terrou.

Dans certains groupes de maquis se glissèrent des mercenaires espions. L'un de ces mercenaires-espions, qui se trouvait au maquis Bessières où il faisait agent de liaison, vint plusieurs fois à Terrou. Un jour, pendant que je dépannais sa moto, il me prit en photo. Lorsqu'ils vinrent à Terrou, le 11 mai, un des officiers S.S. de la division "Das Reich" avait cette photo en main. Il demanda où se trouvait "la maison du pasteur" (le presbytère) que je quittais précipitamment en sautant par la fenêtre de la salle à manger. Ils me virent au moment où je cherchais ainsi à m'échapper et se mirent à ma poursuite. Pendant que je traversais le pré qui se trouve au dessus du presbytère, ils tirèrent plusieurs rafales de mitraillettes. J'entendis leurs balles siffler à mes oreilles.

Par quel miracle ne fus-je pas atteint ? Dieu seul le sait ! Ma soutane fit seule les frais de

cette escapade, accrochée et déchirée par les barbelés de la clôture du pré !

Mes poursuivants m'abandonnèrent lorsque je me fus engagé dans le bois de châtaigniers feuillus qui fait suite au pré que je venais de traverser. Je montais me réfugier au village de "La Descargue", en haut du bourg. J'y passais la nuit, couché dans une grange.

Le lendemain, 12 mai, les S.S. étaient repartis de Terrou, vers Figeac.

Je revins au Presbytère : les S.S. l'avait complètement saccagé et pillé. Ils avaient renversé ma bibliothèque, brisé une partie du mobilier, pris argent et dépôt de la Croix-Rouge que j'avais au presbytère pour envoyer des colis aux prisonniers de guerre.

Mon premier souci, en revenant au presbytère fut de retrouver une boîte que j'avais cachée derrière les livres de ma bibliothèque et où j'avais mis les adresses des familles de maquisards à prévenir en cas "d'accident". Je fus soulagé en retrouvant intacte sous les livres jonchant le sol, cette boîte avec sa liste d'adresses.

La colonne de S.S. envoyée à Terrou le 11 mai avait pour mission de "rafler" la population de Terrou pour l'amener à Figeac, où étaient rassemblés, dans les mêmes heures, près de l'église des Carmes, environ 800 hommes, habitant Figeac. A Terrou, les S.S. ne purent saisir les habitants que j'avais fait prévenir, à la suite d'une information reçue par téléphone et venant de Planioles, que les Allemands montaient sur Terrou. Je leur fis dire par le fils de la boulangère de Terrou d'aller se cacher dans les bois environnant. C'est ainsi que lorsqu'ils vinrent à Terrou, le 11 mai, les gens du bourg ayant la plupart déserté leurs maisons, pour aller se cacher dans les bois, les S.S. repartirent sur Figeac sans emmener personne, seulement les victuailles et les objets pillés dans les maisons.

Rester à Terrou après le 11 mai, pour y continuer mes fonctions de curé, devint pour moi à la fois un danger et un problème. Sur les conseils de mes amis du maquis, je fis mes adieux à la paroisse et quittai Terrou le 24

mai, après avoir laissé ma soutane et pris un vêtement civil, chez des amis de Montet et Bouxal. A pied, à travers bois, je gagnais Predeignes, mon pays natal. Pendant une semaine, je vécus dans un bois proche de mon village, ravitaillé de nuit par ma mère qui m'apportait à manger dans une grange. Finalement, je décidai de quitter le Lot pour aller me réfugier chez un de mes frères à La Fouillade, dans l'Aveyron.

Le 2 juin 1994, Terrou fut de nouveau encerclé par les éléments de la division "Das Reich". Alertés à temps, les habitants quittèrent leurs maisons pour se réfugier dans les bois environnant. Ne pouvant saisir la population, les S.S. avec des grenades incendiaires, mirent le feu à une dizaine de bâtisses du bourg, en commençant par le clocher de l'église et l'école libre. Quand vint, après la Libération, le temps de la reconstruction, une école familiale rurale fut bâtie à l'emplacement de l'école libre brûlée et le clocher de l'église fut restauré pour y remettre en place la cloche que l'on avait, en attendant, suspendue à une branche maîtresse du tilleul de la place ; pendant des mois elle fut sonnée par une corde fixée au battant de la cloche. Quant aux maisons brûlées, elles furent remplacées par des maisons neuves dont le confort finit par effacer le souvenir des jours pénibles qui suivirent l'incendie du 24 juin.

Après la libération, Terrou fut décoré de la médaille de la Résistance, en même temps que Caniac du Causse.

En 1945, après sept mois passés comme aumônier militaire du 2^{ème} R.I. du Lot, à la Pointe de Grave, je repris fonction de curé de Terrou où je restais jusqu'au mois d'août 1948, voulant aider de mon mieux cette commune à retrouver les énergies morales et matérielles. Ce fut une tâche difficile, certains me reprochant d'avoir attiré les représailles de l'ennemi sur Terrou par mes liaisons avec la Résistance.

Abbé Louis SOURIY
Aumônier des Maquis de Terrou à la Pointe de Grave.

Le crime de Frayssinet-le-Gelat, village martyr

Le 21 mai 1944, vers 17 heures deux colonnes allemandes venant de Villefranche du Périgord et la Thèze traversent Frayssinet et vont s'arrêter sur la route de Cabors à quelques centaines de mètres du bourg.

A 18 h 30 une troisième colonne arrive de Fumel, où à Lacapelle, à Lassalle, ils avaient déjà semé la terreur (j'ai échappé de justesse à leur raffle sanguinaire).

Les camions à peine arrêtés, des soldats sautent et se précipitent dans les maisons qu'ils fouillent méticuleusement.

Le tambour passe, intimant aux hommes l'ordre de se rendre sur la place sans délai. La ligne téléphonique est immédiatement coupée, les poteaux renversés par les automitrailleuses, les isolateurs descendus à coups de mousqueton. Les hommes du village bras en l'air sont fouillés, certains brutalement battus. Les briquets, les couteaux sont confisqués. Puis commence la vérification des identités. A ce moment, un coup de feu retentit. Il est parti de la maison Lugan, dans laquelle un groupe de boches essaie de pénétrer. Un soldat tombe. S'agit-il d'une mise en scène ou est-il réellement touché ?

Aussitôt, les boches se ruent dans les maisons. Femmes, enfants, vieillards vont rejoindre les hommes. Les maisons sont pillées (postes, vélos sont chargés sur des camions). C'est à ce moment que la maison Lugan, complètement vidée, est incendiée.

Les mitrailleuses sont braquées sur la population qui est gardée sur la place par des centaines de boches, l'arme au poing. Les civilisateurs de Pétain suspendent une corde à la console électrique de la maison Delord, en face du Monument aux Morts. Cette corde est passée au cou de Mme Agathe Pailhès, une femme de 80 ans !

Les enfants sont conduits dans l'église.

Le porte-parole des brutes nazies s'écrie: "Une femme a tué un Allemand. Si dans dix minutes la coupable n'est pas dénoncée, vous êtes tous morts." Personne ne savait. Tout le monde se taisait. Seule Yvonne Vidilles, une pauvre malade, continuait à parler.

Mme Wagner, l'institutrice, femme d'un GMR milicien, s'avance et dit aux boches : "Prenez-la. Elle a des armes chez elle". Yvonne Vidilles, par les cheveux est amenée chez elle et abattue à coups de revolver, près de l'actuelle mairie.

Pendant ce temps Mme Agathe Pailhès est pendue, puis traînée et finalement jetée dans les flammes.

Un groupe de quelques soldats vient montrer à un officier deux revolvers et des balles qui avaient été trouvés chez Bariéty, mouchard officiel. Bariéty s'avance, montre les papiers

et rejoint sa place ! L'interprète hurle: "Il devait y avoir ce soir à Frayssinet, une réunion de terroristes. Vous le savez. Si vous ne le dites pas, vous êtes tous fusillés".

Il n'y avait pas, à Frayssinet, un seul Maquis ! Les boches font alors un tri parmi les hommes. Une vingtaine sont désignés séparés de la foule et placés devant la maison Delord. Neuf seront relâchés. Les deux nièces de Mme Pailhès, Juliette Balet et Marguerite Badourès, sont pendues. Dix hommes choisis parmi les plus beaux sont désignés. La population, qui était rassemblée autour du Monument aux Morts, est forcée de se rapprocher de l'Eglise pour assister au massacre. Quelques hommes essaient d'intervenir mais ils sont battus.

Vers 21 heures, cinq par cinq, les otages sont amenés à côté de l'Eglise, et, presque à bout portant, cinq mousquetons et deux mitraillettes tuent ! Les cinq premiers : Mourgues Gaston, 51 ans ; Verlhac Georges, 23 ans ; Mourgues Guy, 19 ans ; Coudre Edmond, 23 ans ; Lemaître Henri, 21 ans. Les cinq autres : Musqui Elisée, 31 ans ; Delmas Edouard, 40 ans ; Mammier Gaston, 20 ans ; Soulié Gabriel, 40 ans ; Mandès Da Cougna Joaquin, 30 ans. Musqui qui, au gré des boches ne se pressait pas pour aller se placer devant ses camarades morts, reçut un coup de crosse dans le dos. Tous sont morts très courageusement en Français.

Dans l'intervalle des deux fusillades, Georges Lafon tente de s'enfuir, tombe à 150 mètres ; son cadavre est mutilé : crâne enfoncé, yeux arrachés.

Les hommes sont morts depuis quelques minutes à peine, lorsque, sans que personne puisse dire d'où il arrive, Wagner, le GMR milicien, est au garde-à-vous devant l'officier boche, avec lequel, ensuite il discute. Il lui offre même des cigarettes ! Il s'avance vers le "tas" des morts qu'il regarde en souriant sadiquement.

Les femmes et les enfants doivent alors rentrer après être passés devant leurs morts vers lesquels ils ne peuvent même pas se pencher : il y a la menace des coups de crosse.

Les hommes, 52 sur 64, vont enterrer les victimes. A ce moment là, Wagner parle avec l'officier boche, et son beau-père Borié avec toute sa famille, rentre chez lui.

Vers 22 heures, les assassinés sont mis sur une charrette qui les porte au cimetière où ils sont d'abord fouillés. On leur prend tout : alliances,

portefeuilles, montres. Le cimetière est cerné par une centaine de boches qui, de temps à autre, tirent des coups de mitrailleuse.

Sous menace de mort, la fosse doit être creusée en deux heures, dans l'obscurité, sans parler, sans pleurer. A minuit, les cadavres sont ensevelis dans la fosse commune. Les survivants sont enfermés dans l'église jusqu'au lendemain 10 heures. Pendant la nuit, le pillage des maisons abandonnées (beaucoup de femmes et d'enfants ont passé la nuit dans les bois) se poursuit. Tous les objets de valeur : bijoux, cuir, linge etc... et beaucoup de provisions sont volés. La Croix Rouge est dévalisée. Les colis destinés aux prisonniers, qui avaient été préparés le dimanche après-midi sont ouverts. Un certain nombre d'officiers boches passent la nuit chez Wagner, à la maison d'école. Borié, père de l'institutrice, est aussi présent. Et là, c'est l'orgie avec les provisions volées. La femme Wagner s'en vantait le lendemain.

Le lundi 22 mai, à 10 h 30, départ du dernier camion boche. Ordre avait été donné, sous menace, d'avoir à faire disparaître les traces de sang, d'éteindre l'incendie, et, surtout, défense d'aller au cimetière.

Ils luttent pour la civilisation !!!

Frayssinet-le-Gelat, 1^{er} nov. 1944. : WAGNER, sa femme et Bariéty, ont expié leur crime. La justice du Maquis est passée.

Etienne Verlhac, l'un des premiers Résistants Lotois, Membre du C.D.L.

